

Au Bonheur des Dames – L’histoire de l’ascension d’une femme

Corina IFTIMIA

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

corina.iftimia@usm.ro

Résumé : This article presents in a descriptive and narrative way the fate of Denise Baudu, the heroine of the novel *Au Bonheur des Dames* by Émile Zola. This story breathes new life into literature where women, even if they occupy the central place, are still confined to known classic roles. With Denise, the author creates the prototype of the modern, independent, strong, creative woman who is able to build a successful career and rise above her class in a society dominated by men, thanks to her merits. We first present the era - the birth and development of high commerce, - then the micro-society in which the character evolves, the *Bonheur des Dames* novelty store and the shops in the neighborhood and finally, the rise of Denise, her career by stages, all this accompanied by a few considerations concerning the art of the naturalist writer.

Keywords : *réalisme, naturalisme, déterminisme, roman expérimental, Au Bonheur des Dames*

Paru en 1883, le roman *Au Bonheur des Dames* est le onzième du cycle Rougon-Macquart. Son histoire se déroule sous le Second Empire, entre 1864-1869. C’est l’un des rares récits optimistes de Zola, fondés sur la foi dans le progrès, visible ici dans le développement rapide du commerce sur grande surface. En visionnaire, il comprend que l’avenir appartient à ceux qui se lancent dans des projets d’envergure, qui marchent avec leur temps. Il sera parmi les premiers à rendre compte de ces changements économiques et sociaux en leur dédiant ce « poème de l’activité moderne » :

Je veux dans *Au Bonheur des dames* faire le poème de l’activité moderne. Donc, changement complet de philosophie : plus de pessimisme d’abord, ne pas conclure à la bêtise et à la mélancolie de la vie, conclure au contraire à son continuuel labeur, à la puissance et à la gaieté de son enfantement. En un mot, aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d’action et de conquête, d’efforts dans tous les sens. Ensuite, comme conséquence, montrer la joie de l’action et le plaisir de l’existence... [Zola, NAF 10277, f. 2]

Naissance du haut commerce

À l’instar de Balzac, que Zola admire et dont il suit le modèle en quelque sorte, avant de se mettre à rédiger son roman, il mène un travail d’observation et de documentation minutieuse sur les lieux, sur le petit et le grand commerce en

conflit, sur la situation des employés d'un grand magasin (Le Bon marché, le Louvre), sur les nouvelles techniques de vente, parmi lesquelles la publicité avec sa réclame vivante. La différence, c'est qu'à l'époque où se déroulent les histoires des petits commerçants de Balzac¹ (la Restauration, le règne de Louis-Philippe) le haut commerce était à ses débuts et ne constituait pas une menace pour le petit commerce. D'ailleurs, Zola a exagéré ce conflit pour mieux mettre en évidence le triomphe des uns sur la ruine des autres. L'une des accusations lancées par les artisans commerçants était que le bon-marché tuait l'art. « L'art est fichu ! », crie Bourras, qui fabriquait lui-même les manches des parapluies, et cette exclamation pleine de colère fait penser à la prolifération des fabriques de produits kitch en série, comme « L'art industriel » de M. Arnoux du roman flaubertien *L'Éducation sentimentale*, dont les produits suscitaient le mépris et la colère des vrais artisans.

Un autre exemple est l'évaluation dépréciative de la boutique du drapier Baudu, « écrasée de plafond », sombre, avec sa vitrine noire, poussiéreuse qui forme un vif contraste avec le grand magasin. Cette boutique figure l'ancien commerce en pleine période de crise sous la pression de la modernité : « La boutique gardait son odeur de vieux, son demi-jour, où tout l'ancien commerce, bonhomme et simple, semblait pleurer l'abandon. » [Zola, 1883 : 32]

Juste en face, se trouve le grand bazar d'Octave Mouret, qui affiche sa promesse de bonheur sous l'enseigne « Au Bonheur des Dames ». Zola le présente sous des traits différents, selon le sujet observateur: séducteur aux yeux des femmes, une « machine à vapeur » pour Mouret, une « machine à manger la femme » pour le baron Hartmann, un « monstre » aux yeux des petits commerçants, un lieu de culte moderne dédié à la femme, « une chapelle », « un temple », une alcôve dans les descriptions autoriales. Chacune de ces dénominations correspond donc au regard jeté par l'auteur lui-même ou par l'un des personnages sur cette construction, sur son fonctionnement et sur ses rôles.

L'analyse des nombreuses occurrences du nom « machine » (nous en avons compté 44), par exemple, pourrait rendre compte de la perspective mécaniciste, un peu inquiétante sur le progrès, voire effrayante pour ses opposants, mais rassurante pour le patron. En ce sens, l'imaginaire de Zola constitué au long de ce cycle est celui d'un bestiaire monstrueux qui prend souvent la forme d'une machine infernale ayant les traits [+animé], [+humain], menaçant de dévorer ceux qui par faiblesse ou par mégarde tomberaient dans ses rouages. Ainsi l'alambic du père Colombe, la locomotive Lison, les Halles de Paris. Mais jamais Zola n'était allé aussi loin dans la réification de l'humain comme dans *Au bonheur...*, ni après, d'autant plus que le sujet d'élection en est la femme. Paradoxalement, elle y est à la fois sujet principal de la société consumériste naissante et objet d'exploitation et de consommation.

En effet, partant des documents, des rapports et des faits divers authentiques, Zola a créé un micro-univers (le magasin) gouverné par les lois du commerce capitaliste moderne et qui semble tourner autour de la femme. C'est une

¹ Il s'agit de deux textes qui ont inspiré Zola, *La Maison du Chat-qui-pelote* (1829) et *Grandeur et décadence de César Biroteau* (1837).

autre étude des mœurs et des passions qu'il offre ici, suivant le modèle théorique exposé dans son ouvrage *Le roman expérimental*. Il disait : « Il est indéniable que le roman naturaliste, tel que nous le comprenons à cette heure, est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme, en s'aidant de l'observation. » [Zola, 1971 : 9]. L'objet de cette expérience est la femme que Zola place dans ce milieu commercial, afin d'observer son comportement, ses réactions, son évolution ou sa dégradation. Adeptes du déterminisme physiologique tel qu'il l'a vu théorisé par l'anatomiste Claude Bernard, l'écrivain s'évertue à démontrer dans ses romans l'influence décisive du milieu et de l'hérédité sur un personnage.

Dans ce milieu commercial, le personnage collectif féminin est divisé en deux catégories principales : les employées du magasin et les clientes. De ces deux catégories émergent quelques figures-type. Au rang des employées, la typologie correspond à la fonction occupée dans la hiérarchie de la société commerciale : la débutante prise à l'essai, la vendeuse expérimentée, la seconde et la première du rayon. Chez les clientes, la typologie correspond au statut social d'abord, dans la bonne tradition réaliste, mais surtout à un certain comportement d'achat, conditionné par les diverses stratégies de vente mises en place par Mouret : l'acheteuse compulsive, la cleptomane, la mondaine, la mère. Ce sont des profils qui tiennent de la psychologie féminine et, bien-sûr, du côté naturaliste de l'écriture.

Un temple dédié au culte de la femme

L'appellation de « temple », concurrencée par celle de « chapelle » et même celle de « cathédrale » appliquée au magasin, désigne par métaphore le lieu du culte de la femme et, plus précisément, du culte du corps de la femme. Conformément à la définition du dictionnaire, dans l'acception générale la plus connue, *temple* désigne un espace sacré, un « lieu, sanctuaire où l'on célèbre le culte d'une ou plusieurs divinités ». Toujours selon le dictionnaire, à partir de la Révolution, le mot subit une désémantisation, il perd le sème « religieux » au sens étymologique de lien avec la divinité, qui sera remplacé par des principes et des valeurs séculiers comme la Raison, la Liberté, piliers sacro-saints de l'époque moderne en Europe².

Chez Zola, on remarque la même désémantisation au niveau de l'isotopie de la religion, ce qui traduit l'état réel de la société en plein processus de sécularisation. Nous citons à titre d'exemple un passage placé au chapitre III du roman, où l'auteur surprend la construction de ce temple de la séduction de la femme et la création du culte nouveau : « Mouret (...) lui élevait un temple, la faisait encenser par une légion de commis, créait le rite d'un culte nouveau, il ne pensait qu'à elle, cherchait sans relâche à imaginer des séductions plus grandes. » [Zola, 1883 : 162].

L'occurrence « chapelle » va dans le même sens, tout en renforçant l'isotopie de la sensualité : « Et les confections étaient là, dans cette chapelle élevée

² La Raison s'était déjà imposée avec le rationalisme cartésien dès le XVII^e siècle, mais elle n'a été absolutisée qu'à travers les encyclopédistes au siècle des Lumières. Quant à la valeur de Liberté, fondement de la civilisation judéo-chrétienne, elle aussi a été récupérée par la doctrine révolutionnaire, mais en dehors et explicitement contre la révélation.

au culte des grâces de la femme. » [Zola, 1883 : 12], ou bien, lors de l'exposition du blanc : « On avait changé le rayon en une chapelle blanche. » [Zola, 1883 : 875]. Mais le passage le plus saisissant est le suivant :

Sa création apportait une religion nouvelle, les églises que désertait peu à peu la foi chancelante étaient remplacées par son bazar, dans les âmes innocupées désormais. La femme venait passer chez lui les heures vides, les heures frissonnantes et inquiètes qu'elle vivait jadis au fond des chapelles : dépense nécessaire de passion nerveuse, lutte renaissante d'un dieu contre le mari, culte sans cesse renouvelé du corps, avec l'au-delà divin de la beauté. [Zola, 1883 : 891]

Dans ce passage situé vers la fin du roman, écrit en style indirect libre pour mieux rendre compte des réflexions de Mouret, l'auteur a voulu montrer le triomphe complet de celui-ci, sa conquête totale de la femme, corps et âme, par ce procédé de substitution.

Passez à la caisse !

Jusqu'à un certain point, Zola a fait de Denise le personnage-type de la vendeuse dans un grand magasin. D'ailleurs, Zola s'était longuement intéressé au sort des employés des grands centres commerciaux. La journée de travail était de 13 heures, les vendeuses et les vendeurs étaient mal nourris, mal logés, mal payés. Lorsque la saison morte d'été arrivait (juillet-août), un vent de panique soufflait dans le magasin. Sur l'ordre de Mouret, Bourdoncle³ se chargeait des « exécutions ». Sa phrase « Passez à la caisse » tombait comme un couperet sur les employés, sous le moindre prétexte. À ceux qui n'étaient pas renvoyés on donnait un congé de 15 jours, sans les payer. Zola montre que l'instabilité des positions est quasi générale, autant pour les hommes que pour les femmes, quelle que soit la position atteinte dans la hiérarchie. La lutte pour l'argent et le travail épuisant efface les sexes. Par le même procédé de réification de l'humain, dans la perspective mécaniciste que nous avons déjà signalée, les employés sont vus comme des « rouages », « emportés par le branle de la machine, abdiquant leur personnalité, additionnant simplement leurs forces, dans ce total banal et puissant de phalanstère. » [Zola, 1883 : 282]. Au moment où le « rouage » devenait inutile, il était jeté.

Pour montrer la concurrence sourde et le fait que n'importe qui aurait pu se retrouver sur le pavé de Paris, l'auteur emploie métaphoriquement le verbe « manger », qui subit aussi un transfert de sens, du concret vers l'abstrait, avec un complément d'objet direct [+humain]. Ainsi, la mécanique du magasin « mange »-t-elle la femme, celle-ci, à son tour, dévore son mari, sa fortune, tandis qu'à l'intérieur du « Bonheur », le plus fort « mange » le plus petit, mais aussi le petit « mange » celui qui est immédiatement au-dessus de lui pour lui prendre la place. Personne n'y échappe, même pas le patron Mouret. Flairant sa faiblesse pour la petite vendeuse, Bourdoncle, son bras droit, conçoit le projet de le « manger » à son tour pour

³ Zola a choisi un nom à polysémie variée pour ce personnage inquiétant. Il renvoie au nom *bourdon* et au verbe onomatopéique *bourdonner* qui fait penser au bruit de cet insecte lorsque le personnage « survole » les rayons en rapportant tout ce qu'il sait sur les employés à l'oreille de Mouret.

venger les années d'humiliation : « Cela était dans l'air de la maison, dans cette bataille pour l'existence, dont les massacres continus chauffaient la vente autour de lui. Il était emporté par le jeu de la machine, pris de l'appétit des autres, de la voracité qui, de bas en haut, jetait les maigres à l'extermination des gras. » [Zola, 1883 : 841]. Mouret devine ses bas calculs et le lui fait savoir : « [...] vous me croyez fini, et les dents vous poussent. Méfiez-vous, on ne me mange pas, moi ! », tout en le menaçant qu'il passera à la caisse comme un autre.

C'est dans ce milieu que Zola place son personnage féminin principal, Denise, qui devra « venger » toutes les autres victimes du charme et de la galanterie du patron. Il a mis en elle beaucoup de faiblesses mais, en contrepartie, une force de caractère et une intelligence native qui la mènera au succès dans sa carrière de vendeuse et au bonheur en amour. Dans les lignes suivantes, nous allons souligner les étapes de cette réussite.

L'ascension de Denise

Comme l'avait prévu Zola dans ses notes du dossier, Denise est prise à l'essai le lendemain de son arrivée à Paris. Elle arrivait de Valognes où elle avait fait son apprentissage comme vendeuse de confections chez Cornaille, vendeur de nouveautés. La première image que l'écrivain donne de Denise est celle d'une jeune petite provinciale tombée en extase devant les vitrines luxueuses du *Bonheur des dames*. Elle est impressionnée surtout par les confections, par tout ce luxe affiché sur des mannequins savamment disposés pour faire un effet de réel. Néanmoins, il y a un détail qui la frappe chez ces mannequins : « la tête absente », « remplacée par une grande étiquette » (...) « tandis que les glaces, aux deux côtés de la vitrine, par un jeu calculé, les reflétaient et les multipliaient sans fin, peuplaient la rue de ces belles femmes à vendre, et qui portaient des prix en gros chiffres à la place des têtes. » [Zola, 1883 : 12-13] Le qualifiant de « femmes à vendre » et la disposition dans l'espace de ces femmes – la vitrine du magasin – est en accord avec le comportement mercantile et sans merci d'Octave Mouret qui « vend la femme à la livre ». Denise ne le savait pas encore, elle rêvait déjà d'y entrer comme vendeuse.

Les premiers pas dans le magasin sont chancelants, mal assurés. Denise fait plutôt mauvaise impression, on se moque d'elle, de sa tenue, de son maintien, de sa coiffure, on la trouve chétive, triste et laide. Il n'y a que Mouret qui pressent en elle tout le potentiel et pousse un peu la première du rayon, Mme Aurélie, à l'embaucher. Une fois son emploi obtenu, Denise débute par un travail au pair, sans appointements fixes. Il s'agissait pour elle de prendre ses marques dans un collectif qu'elle sent hostile. Mouret avait su créer un climat de concurrence entre les employés, ils se jalouaient, se détestaient entre eux au profit de la maison d'abord, mais aussi en travaillant pour eux-mêmes. Denise comprend vite comment cela fonctionne et que, si elle veut gagner jusqu'à deux mille francs, elle doit « se montrer travailleuse et forte, ne pas se chagriner des mauvaises volontés autour d'elle, se battre et arracher sa part aux camarades, s'il le fallait » [Zola, 1883 : 192].

Derrière son air timide, très doux, Denise est une battante. Seulement, la journée de son début se déroule sous les pires auspices.

D'abord, on l'empêche de vendre et on lui assigne une tâche mineure mais épuisante à la longue : le dépliage. Quand, enfin, l'occasion rêvée se présente, elle a la malchance de tomber sur deux clientes dont le statut social et le comportement d'achat est à l'opposé : Mme Marty et Mme Desforges, l'amante du patron. Sans le savoir, elle est censée s'occuper d'une cliente à faible pouvoir d'achat et qui n'a même pas idée de ce qu'elle voudrait. Denise perd la tête, on l'écarte brutalement de la vente pour la mettre dans la posture d'un mannequin qui essaye un manteau pour ces dames : « Une honte la prenait, d'être ainsi changée en une machine qu'on examinait et dont on plaisantait librement. » Et plus loin : « Elle se sentait violentée, mise à nu, sans défense. » [Zola, 1883 : 241 ; 242] Le comble de l'humiliation, O. Mouret vient assister avec « le terrible » Bourdoncle à cette scène et il en rajoute une couche avec sa remarque sur le chignon lourd de la jeune fille, ce qui lui vaudra le surnom de « mal peignée ». Cet incident la place dans une position de précarité dans le magasin, sa place est déjà menacée, fait confirmé d'ailleurs par Mouret qui l'avait convoquée le lendemain pour la sermonner. Cependant, celui-ci manifeste un certain intérêt pour elle et une attitude protectrice, presque paternelle, chose inhabituelle chez lui et qui ne passe pas inaperçue dans son entourage.

À l'issue de cette entrevue, l'écrivain glisse un commentaire qui a la valeur d'une amorce de la victoire future de la jeune femme : « Elle faisait peu de bruit, elle allait devant elle, droit à son but, par-dessus les obstacles ; et cela simplement, naturellement, car sa nature même était dans cette douceur invincible. » [Zola, 1883 : 256] En même temps, il signale une qualité maîtresse chez elle, la douceur. Autant elle a à affronter l'âpreté d'un monde obsédé par le gain à tout prix, quitte à écraser l'autre, autant elle y imposera sa volonté sur les autres par la douceur.

Une autre qualité est son extrême endurance à la fatigue et à l'effort soutenu. Elle souffre dans sa chair, mais elle résiste, toujours souriante malgré son épuisement. Sa vie quotidienne au magasin est ainsi résumée par Zola : « Maintenant, telle était sa vie. Il lui fallait sourire, faire la brave et la gracieuse, dans une robe de soie qui ne lui appartenait point ; et elle agonisait de fatigue, mal nourrie, mal traitée, sous la continuelle menace d'un renvoi brutal. » [Zola, 1883 : 259]. Ses déboires s'accumulent et si elle fait preuve de réelles qualités de vendeuse, cela ne fait qu'attiser la haine de ses camarades. Celles-ci font courir la rumeur qu'elle a un amoureux et un enfant, alors qu'il s'agissait de ses deux frères qui étaient à sa charge. C'est pourquoi elle vit toujours dans la crainte du manque d'argent, d'autant plus que son frère Jean, un adolescent coureur, lui en soutire toujours plus en lui racontant des histoires extravagantes où il est poursuivi par des maris jaloux fous de rage qui menacent de lui faire la peau. Lors de son dernier passage au magasin, Denise le reçoit malgré le règlement et se fait surprendre par l'inspecteur Jouve qui la guettait toujours en espérant venger sa déconvenue. Jouve ira raconter à Bourdoncle que Denise reçoit des amants dans le sous-sol. Bourdoncle, à son tour, méprisait la jeune fille et n'attendait que le bon prétexte

pour se débarrasser d'elle. Sans prévenir Mouret, il charge la première du rayon de signifier le renvoi à Denise. Le fatidique « passez à la caisse ! » met fin pour le moment à la carrière de la jeune fille qui se retrouve sur le trottoir.

Une vie de misère commence pour Denise. Elle doit lutter contre le préjugé selon lequel « une femme à Paris ne pouvait pas vivre de son travail » [Zola, 1883 : 389] et que, fatalement, elle tombait dans la prostitution. Denise s'installe avec le petit Pépé chez Bourras qui lui loue une chambre au-dessus de sa boutique de parapluies. Une telle infortune donne à croire que c'est le début du déclin du personnage féminin, puisque l'auteur le place dans un milieu pauvre, louche et corrompu. Pourtant, il a pris soin de l'investir d'un caractère intègre et du courage qui l'empêchent de se salir et qui l'aideront à remonter la pente. Elle réussit à remuer le cœur de Bourras⁴ qui lui fait faire de menus travaux pour quelques sous. Cet état ne pouvait pas durer, les affaires de Bourras allaient très mal sous la pression du *Bonheur* qui menaçait de l'engloutir. En plus de sa condition précaire, Denise assiste impuissante à la tragédie familiale des Baudu et à la ruine de Bourras.

Les choses s'améliorent quand elle est engagée chez Robineau, ancien commis au *Bonheur*, marchand de soie maintenant. C'est là qu'elle acquiert de l'expérience dans la vente et se forme ses propres idées sur l'avenir du petit et du haut commerce. La situation se détériore au moment où Robineau s'engage dans un combat courageux mais disproportionné avec Mouret sur le terrain du prix de vente de la soie, d'où il sortira ruiné. Ce combat fait mûrir Denise et affermit ses idées sur l'avenir du haut commerce : « Ce fut là qu'elle acheva de comprendre la puissance du nouveau commerce et de se passionner pour cette force qui transformait Paris. Ses idées mûrissaient, une grâce de femme se dégageait, en elle, de l'enfant sauvage débarquée de Valognes. » [Zola, 1883 : 418] Elle défend tour à tour ses idées devant Baudu, Robineau et Mouret lui-même. Au raisonnement logique de la jeune fille, Baudu et Bourras opposent un entêtement obtus. Robineau lui donne raison, mais il ne peut plus reculer dans sa course folle à la catastrophe. Quant à Mouret, il est agréablement surpris de l'entendre parler en faveur des grands magasins. Encouragée, Denise lui fait part de sa vision, de « ses idées larges et nouvelles ».

Suite à la rencontre providentielle de Mouret dans le parc, Denise sera reçue à nouveau au *Bonheur*, avec un salaire de mille francs. Sa carrière est relancée. Désormais, son évolution au magasin est étroitement liée à l'affection d'Octave Mouret pour elle. Pourtant, sa réputation en souffre. Tout le magasin la croit l'amante du patron et elle fait les frais des radotages et des mauvaises blagues. C'est comme si le mauvais sort s'acharnait contre elle, malgré la réussite financière. Pour montrer cela, Zola utilise des scènes et des situations à répétition : le bruit sur la débauche de Denise (la méprise sur le vrai lien avec Jean et Pépé, le soupçon d'être l'amante de Mouret, des liaisons secrètes avec deux vendeurs, Hutin et Deloches) ; les confrontations avec Mme Desforges, l'amante en titre de Mouret (la scène de

⁴ Le nom du personnage a été choisi en accord avec son caractère et son apparence physique : *Bourras* semble dériver de *bourru* (adj. ou subst.) qui désigne une personne/un caractère rude, désagréable. De même, sa chevelure sauvage lui donne un air terrible, effrayant qui met en fuite les enfants.

l'essayage du manteau au magasin, la scène où elle oblige Denise à la suivre comme une servante à travers tous les rayons, juste pour le plaisir, la scène où elle humilie Denise devant Mouret, chez elle, et, enfin, la dernière rencontre au magasin, le jour de l'exposition du blanc) ; les convocations successives au cabinet de Mouret (la première, le lendemain de son début, la seconde après son retour et enfin, la troisième et la dernière qui apporte le dénouement heureux).

Après la journée de vente des nouveautés d'été, Denise se fait appeler chez Mouret. Elle s'y rend l'esprit inquiet, mais son patron lui fait bon accueil, lui offre la promotion de seconde et autant d'argent qu'elle puisse tenir dans une poignée. Denise refuse ce marchandage honteux et s'échappe.

En tant que seconde, Denise gagne confortablement sa vie et elle pourvoit toujours aux besoins de ses frères. Au magasin on la respecte, on lui fait la cour, mais les commérages à son compte continuent. Ils reprennent de plus belle quand le bruit de l'invitation à dîner de Mouret se répand dans tout le magasin. Ils sont tous stupéfaits, ils croyaient que « c'était déjà fait ». Denise décline, pour le désespoir de cet homme à qui toutes les femmes se soumettent de bonne grâce. Elle l'aime et sait instinctivement que si elle accepte, il finira par la jeter, comme il a jeté toutes les autres vendeuses avant elle, une fois ce caprice satisfait. Mouret l'aime aussi, à sa façon. Zola a placé la scène de la confrontation des deux personnages au chapitre X du roman, en l'encadrant par la scène plus large de l'inventaire. Comme tout tourne autour de l'argent dans l'univers où il évolue, Mouret évalue ce qu'il ressent en argent comptant. Il tente Denise avec la fortune, le luxe, une vie sans soucis qu'elle refuse, mais elle avoue, indirectement, qu'elle l'aime et qu'elle veut être aimée sans partage.

Suite à ce refus, les employés du magasin continuent à médire d'elle. Dans l'atmosphère qui respire le vice, l'alcôve, la vertu de Denise dérange. Alors on invente des histoires sordides sur son compte, Hutin qu'elle a cru aimer au début prétend qu'elle l'avait pris de force, qu'elle est « pétrie de vice », qu'elle est l'amante secrète de Deloches, le vendeur qui vient aussi de Valognes et qui l'aime sans espoir. En revanche, Pauline et Bourdoncle interprètent ce refus comme une stratégie savante de Denise pour pousser Mouret à la demander en mariage. Pauline en est admirative, Bourdoncle inquiet. Mais Mourait n'y pense pas. Après la mort par accident de son épouse, non seulement il a juré de ne plus se marier, mais il a nourri la conviction ou plutôt la superstition qu'un second mariage entraînerait sa ruine. C'est pourquoi cette idée l'effraie. Pour plaire à Denise, il renonce à ses frasques. Il met fin à la liaison avec Mme Desforges sous les yeux de Denise, après la scène de l'humiliation de celle-ci sous ses yeux. Il y a donc un changement dans le comportement du patron, dont Denise est en train de faire, comme elle le lui avait promis, « un brave homme ».

Désormais, Denise règne sans partage sur le cœur et sur l'esprit de Mouret. Au chapitre XII il y a le second portrait de l'héroïne, fait par Mouret cette fois-ci. Le premier appartient à l'auteur omniscient et se situe juste au début, au premier chapitre. Certes, entre les deux descriptions il y en a d'autres, mais elles sont

partielles et relèvent d'une perception souvent injuste sur elle. Ce qui nous semble extraordinaire, et là, Zola a eu un trait de génie, c'est qu'il n'a pas fait de Denise une femme d'une grande beauté, sensuelle, avec des attraits irrésistibles. Au contraire, elle est très quelconque d'apparence, l'adjectif « chétive » revient souvent, et à première vue elle semble de très peu d'intelligence. Ses meilleurs atouts physiques sont la lourde chevelure dorée, ses yeux pervenche et les fossettes adorables quand elle sourit. Au fil des chapitres on voit se dégager d'elle un charme attachant auquel Mouret, un bon bougre au fond de lui-même, devait fatalement succomber. Nous avons déjà énuméré ses traits de caractères, dont l'honnêteté, la droiture et la douceur sont les plus importantes. Zola a mis en elle aussi cette intelligence pratique qui force l'admiration des hommes, même s'ils ne partagent pas toujours ses opinions. C'est une femme de tête, sans être calculatrice pour autant.

Le fait de passer pour la favorite de Mouret attise la jalousie de certaines vendeuses et ravive la crainte chez les employés qui lui avaient fait du tort, surtout chez Bourdoncle. Comme on attribue toujours à Denise des liaisons secrètes dans le dos de Mouret, Bourdoncle, à l'aide de l'inspecteur Jouve, cherche des preuves de la malhonnêteté de la jeune femme dans le but de déterminer son patron à se débarrasser d'elle pour de bon. Jouve se prête au jeu et à force d'à force, il finit par surprendre Denise en conversation dans l'embrasure d'une fenêtre avec Deloches. Il revient avec Bourdoncle qui amène Mouret. Tous les trois assistent à une scène de tendres adieux, ils voient Deloches tout en larmes en train de baiser la main de Denise. Mouret lui fait une crise de jalousie pendant laquelle il lui crie son amour. Les efforts des deux comparses n'aboutissent pas, Mouret croit en l'innocence de Denise. Non seulement il ne la renvoie pas, mais il la promeut première d'un rayon créé exprès pour elle : des costumes pour les enfants. Bourdoncle, vaincu encore une fois, conçoit les plus vives inquiétudes quant à sa position au magasin : « Cette fois, la femme était la plus forte, et il attendait d'être emporté dans le désastre. » [Zola, 1883 : 737]

L'avant-dernier chapitre est consacré au triomphe de Denise dans sa carrière de vendeuse. Le poste de premier/première du rayon est la position la plus haute à laquelle puisse accéder un vendeur /une vendeuse, avec des appointements conséquents :

Denise maintenant était au sommet. Sa nomination de première avait abattu autour d'elle les dernières résistances. [...] Mais la victoire de Denise était plus complète encore sur ces messieurs, sur Jouve qui ne lui parlait à présent que courbé en deux, sur Hutin pris d'inquiétude en sentant craquer sa situation, sur Bourdoncle enfin réduit à l'impuissance. [Zola, 1883 : 737]

Mouret est définitivement conquis et malgré sa plaie vive devant le refus constant de la jeune femme de lui céder, il la considère comme une amie et suit ses conseils. Du haut de sa position, Denise travaille à l'amélioration de la condition des vendeuses qu'elle trouvait trop injuste. Mouret l'accuse de socialisme en riant, mais applique des réformes qui rendent la vie des employés plus supportable. En fait, à

travers Denise, ce sont les propres convictions de Zola qui se font entendre, marquées idéologiquement par la gauche, par le socialisme et le féminisme naissant. C'est une bonne occasion de faire la critique de la société consumériste, avec toutes les implications sur le plan social, économique et moral. Le nouveau prolétariat qui se développe est soumis à une exploitation sans merci par les grosses entreprises. L'auteur a mis dans la bouche de la jeune femme un discours de syndicaliste qui s'adresse au patronat :

Et elle plaidait la cause des rouages de la machine, non par des raisons sentimentales, mais par des arguments tirés de l'intérêt même des patrons. Quand on veut une machine solide, on emploie du bon fer ; si le fer casse ou si on le casse, il y a un arrêt du travail, des frais répétés de mise en train, toute une déperdition de force. [Zola, 1883 : 741]

Le magasin se transforme davantage, il réunit tout sous un même toit : « Toute la vie était là, on avait tout sans sortir, l'étude, la table, le lit, le vêtement. Le *Bonheur des dames* se suffisait [...] » [Zola, 1883 : 744]

La perception des autres employés sur Denise change aussi. Elle est respectée par tous, on sait ce qu'on lui doit. Comme elle avait résisté au patron, elle est regardée comme celle qui enfin, « met le pied sur la gorge du patron ». Un courant de sympathie et de fierté l'accompagne à chaque fois qu'elle traverse les comptoirs. Denise en est ravie, enfin heureuse et un peu confuse de ce pouvoir qu'elle a sur Mouret et sur toute la machine qu'il dirige. Elle considère tout le chemin qu'elle a parcouru jusqu'au sommet de la hiérarchie des vendeuses et évalue son pouvoir :

Elle se voyait arriver en jupe pauvre, effarée, perdue au milieu des engrenages de la terrible machine ; longtemps, elle avait eu la sensation de n'être rien, à peine un grain de mil sous les meules qui broyaient un monde ; et, aujourd'hui, elle était l'âme même de ce monde, elle seule importait, elle pouvait d'un mot précipiter ou ralentir le colosse, abattu à ses petits pieds. [Zola, 1883 : 745]

Le XIV^e et dernier chapitre contient l'apothéose du *Bonheur des dames*. Pour la fin de son roman, Zola a aménagé d'une part le triomphe éclatant de Mouret suite à son exposition du blanc et celui de Denise sur Mouret, d'autre part, toujours sous le signe du blanc. La jeune femme envisage de s'éloigner du magasin à cause de cette rumeur malveillante qui la poursuit partout et aussi à cause du chagrin que sa vue provoque chez Mouret. En effet, celui-ci est à la torture, tous ses efforts d'agrandissement du magasin, ses inventions, ses recettes de plus en plus grosses semblent vains devant le refus obstiné de Denise. Un grand combat se livre en lui :

Et il résistait à l'invincible logique des faits, il préférerait en mourir que de céder, pris de soudaines colères contre Denise, sentant bien qu'elle était la revanche, craignant de tomber vaincu sur ses millions, brisé comme une paille par l'éternel féminin, le jour où il l'épouserait. [Zola, 1883 : 839]

Pour la troisième fois, il prie Denise de passer le voir dans son cabinet après la vente.

La dernière scène du roman, un peu dramatique, peut-être un peu surjouée, apporte le dénouement heureux. Denise vient dans les bras de Mouret qui est assis sur un tas d'or répandu sur son bureau, posture symbolique qui signifie l'alliance de l'amour et de la fortune. Justement, la critique a reproché cette fin à la manière d'un « roman à l'eau de rose » à la suite d'une histoire racontée avec une telle force sur la naissance du haut commerce. Connaissant l'écriture de roman noir de Zola, le lecteur a le droit de s'étonner, mais, à notre avis, comme devant une surprise agréable. Si Zola s'en était tenu au réalisme pur, régi par le critère de la vraisemblance, probablement Denise aurait fini comme toutes les jeunes femmes tombées à Paris du fin fond de leur province, sans amis, sans personne à qui se fier. L'auteur a choisi de dépasser son pessimisme foncier, ainsi que son attraction pour le laid et pour le morbide, et a donné un roman consacré à une femme forte sous son apparence chétive, qui réussit dans la vie grâce à son courage, son honnêteté et sa persévérance. Et c'est aussi en cela que réside la modernité de ce beau livre.

BIBLIOGRAPHIE

Zola, 1971 : Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971.

Zola, 1883 : Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*, 1883, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/zola-11.pdf>, consulté le 24/10/2021.

Zola : Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, dossier préparatoire, ébauche, BNF, Manuscrits, NAF 10277, f. 2, http://classes.bnf.fr/bonheurdesdames/grand/naf_10277_002.htm, consulté le 25/10/2021.

